

*Le Vénérable.*

LOUIS MARIE GRIGNON DE MONFORT.

VIE

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

LOUIS - MARIE

GRIGNON DE MONFORT,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.



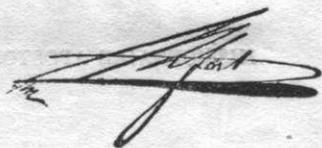
LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1843.

PROPRIÉTÉ DE



**VIE**

DU VÉNÉRABLE

**GRIGNON DE MONTFORT.**

✻ ✻ ✻

I.

Au moment où se poursuit, avec une pieuse activité, la canonisation du vénérable Grignon de Montfort, les fidèles ne peuvent manquer de lire avec intérêt le tableau des vertus de ce grand serviteur de Dieu, des épreuves par lesquelles il a passé, et des œuvres éminemment charitables qu'il a osé entreprendre et qui font

encore aujourd'hui tant d'honneur à son zèle. Nous allons donc esquisser les principaux traits de cette vie qu'on peut justement appeler extraordinaire, et qui est toute pleine de cet esprit de Dieu, qui fait les saints.

Ce fut le 31 janvier 1673, que naquit Louis-Marie Grignon de la Bacheleraie, plus communément appelé de Montfort. Il reçut au baptême le nom de Louis; sa piété et son amour pour la Mère de Dieu l'engagèrent à y joindre celui de Marie, qu'il prit dans la Confirmation. Ses premières années furent comme l'aurore d'un beau jour, et il montra dès-lors tant d'inclination pour la vertu qu'il semblait que l'innocence et la sagesse fussent nées avec cet enfant de bénédiction <sup>1</sup>. On remarquait aussi en lui une rare maturité de jugement, et quoiqu'il fût tout jeune encore, il n'y avait rien dans sa conduite qui ressemblât

<sup>1</sup> Job, xxxi, 18.

la légèreté de l'enfance. La prière faisait ses délices, et le souvenir de Dieu se mêlait à toutes ses occupations. Souvent on l'entendait répéter ces mots qui lui furent toujours familiers : DIEU SEUL. C'était comme sa devise.

Il joignait à cet amour pour Dieu une tendre dévotion à Marie. On voyait bien qu'il avait pour elle tout l'amour d'un véritable enfant. Il en parlait avec bonheur; il baisait affectueusement ses images; il se faisait son panégyriste en toute occasion, et il aimait à l'appeler SA MÈRE, SA BONNE MÈRE, SA CHÈRE MÈRE.

Les exemples de ce pieux enfant répandaient autour de lui une édification qui influait sur toute sa famille. Il avait le talent d'inspirer l'amour de Dieu à tous ceux qui l'approchaient; et lorsque sa mère, qu'il aimait tendrement, avait quelque peine et quelque chagrin, le jeune Louis s'efforçait aussitôt de la consoler, en lui rappelant l'utilité des souffrances,

et le bonheur qu'il y a de porter la croix avec Jésus-Christ. C'était là comme les prémices d'un apostolat qui devait être, plus tard, si riche en bénédictions de tout genre. A l'âge de douze ans, il fut placé au collège de Rennes, pour y faire ses études. Les Pères de la compagnie de Jésus qui le dirigeaient, trouvèrent toujours dans notre pieux enfant la docilité la plus parfaite, et l'application la mieux soutenue. Ses progrès furent remarquables, et il obtint chaque année les premiers prix dans ses classes. Mais le soin qu'il prenait de faire valoir les talents dont le ciel l'avait orné, ne l'empêchait point de s'appliquer encore plus à cultiver la piété, et à acquérir de solides vertus. Il obtint facilement l'honneur d'être admis dans la congrégation de la très-sainte Vierge, et ce fut pour lui un puissant encouragement à mieux faire encore. Les écoliers les plus fervents trouvaient en lui un modèle que tous s'efforçaient de copier; et jamais il ne leur donna

que les exemples de la plus parfaite régularité.

On le vit aussi dès-lors montrer un dévouement entier aux indigents, et rechercher les occasions de venir au secours de leur misère. Ses récréations les plus douces consistaient à visiter les hôpitaux quand il en pouvait trouver les moyens. Il s'accoutumait dès-lors à ne voir dans les malades que des membres souffrants de Jésus-Christ, et c'est ce qui lui inspirait pour eux cette compassion si tendre, qui ne fit que s'accroître avec le temps, et qui devint la source des œuvres charitables qu'il multiplia dans la suite. Le reste du temps, il vivait fort retiré, et ne connaissait guères d'autre délassément que le dessin. Son goût et son aptitude naturelle furent d'abord les seuls maîtres qu'il consulta dans ce genre d'études. Plus tard il prit des leçons, et l'on peut croire qu'avec une imagination brillante et ce goût naturel pour la peinture, il y aurait excellé, si des

occupations plus sérieuses ne lui eussent pas interdit de cultiver ce talent. Toutefois ce qu'il en apprit alors ne lui fut pas inutile ; il en fit souvent usage dans les missions pour la décoration des églises.

Ses humanités achevées, le vertueux jeune homme commença son cours de philosophie ; et, dans cette nouvelle carrière il se montra, comme par le passé, fidèle à tous ses devoirs, en sorte qu'il ne cessa jamais d'être, par son application soutenue, le modèle de ses compagnons d'étude, comme il fut toujours leurs délices, par l'aménité de son caractère, et la délicatesse de ses procédés. Laissons parler ici un de ses anciens amis, M. Blain, qui fut depuis docteur en Sorbonne et chanoine de Rouen.

« Dans une classe composée de quatre cents étudiants, nous dit-il, M. Grignon paraissait un modèle de vertus. Dès-lors il se livrait aux exercices de l'oraison et de la pénitence, et ne pouvait goûter que Dieu. Tous les plaisirs où la jeunesse trouve tant

de charmes étaient insipides pour lui. Il n'en aurait pu parler et n'en avait pas même l'idée ; car toute son enfance s'était passée dans une innocence admirable, et dans le plus grand éloignement du mal. A peine eut-il connu la perfection, qu'il en conçut le désir le plus ardent. Quelque pénible, quelque étroite qu'en soit la voie, on l'y vit marcher à si grands pas et avec tant de courage, qu'il paraissait n'y rencontrer aucune épine, ou du moins n'en pas sentir la pointe. Ce que la vertu a de plus héroïque et de plus sublime semblait en lui comme naturel, tant sa grâce était éminente. Il ne faisait qu'entrer dans la carrière, et déjà il avait laissé bien loin derrière lui les plus avancés. Au recueillement le plus profond, à l'oraison la plus continue, à la pénitence la plus austère, à la mortification la plus universelle, il joignait une paix, une douceur, une tranquillité d'âme, que je n'ai jamais vue s'altérer au milieu des contradictions et

des humiliations les plus sensibles. Il veillait tellement sur tous ses sens, qu'on ne voyait en lui ni gestes, ni regards, ni paroles, ni manières, rien en un mot qui fût inconsideré. Ses yeux étaient presque toujours baissés; et un air de piété répandu sur son visage et sur toute sa personne, le singularisait déjà en quelque sorte, et le faisait distinguer de tous ses compagnons d'étude.»

Sa dévotion pour Marie devenait de jour en jour plus vive et plus tendre. Il fréquentait les églises bâties en son honneur, et y demeurait longtemps à genoux, priant avec une ferveur angélique. Sa piété ne resta pas sans récompense; la très-sainte Vierge lui obtint des lumières sur sa vocation, et dès-lors il entrevit quelque chose des hautes destinées que la Providence lui avait faites. Ce fut pour lui un motif de travailler avec encore plus d'ardeur à s'en rendre digne, et on le vit s'appliquer avec un nouveau zèle à étudier la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à méditer ses en-

seignements et à se pénétrer de cet esprit de l'Évangile dont le prêtre doit se remplir d'abord, pour pouvoir ensuite le communiquer aux autres. « Ce fut en ce temps, dit M. Blain, c'est-à-dire dans le cours des vacances qui suivirent sa physique, qu'étant allés ensemble chez un ami commun, je le connus de plus près. Ses discours n'étaient que de Dieu et des choses de Dieu; et déjà son cœur, ne pouvant plus se contenir, ne cherchait qu'à se répandre sur le prochain par des témoignages effectifs de charité. Souvent il se déroba à nos yeux pour aller en secret embrasser, caresser un pauvre mendiant hébété et fort disgracié de la nature; il se jetait même à ses pieds pour les baiser, quand il se croyait hors des yeux des hommes. Mais il ne put si bien se cacher que je ne le surprisse dans ses pieux transports de charité. »

La Providence, qui voulait fournir au jeune Louis les moyens de puiser l'esprit

ecclésiastique aux meilleures sources, lui ouvrit alors la route du séminaire de Saint-Sulpice, où il désirait ardemment faire ses études théologiques. Une personne charitable ayant promis de pourvoir à ses besoins dans la capitale, il se hâta de profiter de ces offres avantageuses, et dit adieu à ses parents et à ses amis, avec un courage qui fit l'admiration de tous ceux qui connaissaient la bonté de son cœur et sa piété filiale.

« Il ne reçut, dit M. Blain, pour son voyage, que dix écus; ainsi ce fut nécessité pour lui aussi bien que vertu de le faire à pied. On compte cependant de Rennes à Paris soixante-seize lieues; mais le désir de la perfection évangélique, qui l'eût fait aller au bout du monde, ne lui laissait voir aucune difficulté dans un voyage si pénible. D'ailleurs ce voyage étant le premier, devait être aussi le modèle de tant d'autres, que le zèle du salut des âmes lui fit dans la suite multiplier, je veux

dire qu'il devait être à l'apostolique, dans la pauvreté, l'humiliation, la fatigue, et surtout l'abandon à la divine Providence. Ce fut cette dernière vertu que j'admirai le plus en lui à son départ; et, en lui disant adieu, il me parut si dégagé de tout, si assuré de son nécessaire, si déterminé à dévorer la honte attachée à le demander que je m'imaginai voir renaître un des disciples ou des premiers hommes apostoliques. Les yeux souvent au ciel, le cœur à Saint-Sulpice, l'invocation continuelle de Marie dans la bouche; c'est ainsi qu'il partit de Rennes et arriva heureusement au bout de huit ou dix jours à Paris, car il était alors robuste et marchait avec facilité. »

Il eut pourtant bien des fatigues à essayer dans un si long voyage, contrarié par une pluie continue; mais surtout il eut à souffrir de ces humiliations auxquelles il ne pouvait être encore accoutumé. Plusieurs des personnes dont il allait réclamer

l'assistance , ou la lui refusaient , ou la lui faisaient payer chèrement. Arrivé à Paris , on ne le vit point parcourir en curieux cette ville fameuse par les monuments de tout genre , qu'elle offre à l'admiration des visiteurs. Le pieux jeune homme ne semblait occupé que de Dieu seul , au milieu de tant d'objets propres à lui en dérober le souvenir. Il marchait dans les rues avec une modestie exemplaire , et si quelque chose attirait son attention , ce n'était jamais que les objets de piété , tels que les images et statues de la sainte Vierge , qu'un instinct religieux lui faisait en quelque sorte deviner et découvrir sur des murailles , où elles auraient facilement échappé à des regards moins purs et moins intelligents que les siens.

La personne charitable qui avait promis de le soutenir à Paris , au lieu de le conduire au séminaire de Saint-Sulpice , où il espérait entrer , l'adressa à une autre maison fondée depuis peu d'années en

faveur des jeunes ecclésiastiques pauvres , par M. Battu de la Barmondière , ancien curé de Saint-Sulpice. Ce contre-temps l'affligea d'abord , mais il ne tarda pas à reconnaître l'excellent esprit qui régnait dans cette maison , et il s'y trouva bientôt comme il l'écrivit lui-même à ses parents , dans un véritable paradis. Néanmoins il y fut mis à une rude épreuve , par une circonstance qui servit à faire briller dans un plus grand jour son éminente vertu. Ceux qui s'étaient engagés à payer la modique pension du jeune séminariste lui retirèrent leur secours , et il se vit sur le point d'être renvoyé d'une maison à laquelle son extrême pauvreté ne permettait guères de faire des sacrifices en faveur des nouveaux venus. Ce coup fut terrible , mais il ne déconcerta point une âme accoutumée à respecter les ordres les plus rigoureux d'un Dieu qui se plaît à éprouver ses serviteurs. Louis-Marie eut foi dans la Providence , et la Providence ne lui manqua pas. Le pieux

et charitable supérieur de la maison ne put se résoudre à renvoyer un sujet si précieux, et de si grande espérance. Il demeura donc au séminaire, où il continua à répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, qui s'exhalait de toute sa conduite.

Mais pour lui créer une pension, au défaut de celle qui venait de lui être retirée, on décida qu'il partagerait avec quelques autres pauvres séminaristes, la fonction de veiller les morts de la paroisse; ce qui lui assurait une rétribution suffisante à son entretien. Il s'acquitta de cette charge avec un grand esprit de religion, et il y trouva de quoi fournir un aliment aux réflexions les plus sérieuses et les plus propres à fortifier son âme dans sa piété. La vue de cette mort qu'il avait sans cesse devant les yeux, lui prêchait d'une manière bien éloquente le néant des choses d'ici-bas, et le mépris que nous devons faire de toutes les vanités qui passent si rapidement sous le soleil. Dieu seul lui parais-

sait grand et solide au milieu de toutes ces têtes, dont quelques-unes étaient tombées de si haut; et l'effroyable décomposition de ces visages, naguères si riches en beauté, le reportait facilement vers cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui ne se flétrit jamais, et dont la vue fera au ciel notre plus douce jouissance. Plein de ces pensées, le vertueux jeune homme s'appliquait encore avec plus d'ardeur à mortifier ses sens et à se soumettre au joug rigoureux, il est vrai, mais en même temps si doux de l'Évangile.

Bientôt la voix de ses supérieurs l'appela aux ordres mineurs; il obéit, et se disposa avec un soin tout particulier à recevoir cette nouvelle grâce. Après une retraite chez les prêtres de la mission, à Saint-Lazare, il fut ordonné le samedi des Quatre-Temps, 18 septembre 1694. A cette époque, M. de la Barmondière tomba malade et mourut. On se fera sans peine une idée de la douleur que dut éprouver

Montfort à cette triste nouvelle. Il perdait son directeur et son meilleur ami. Néanmoins il se consola par la foi dont il était rempli, et par l'espérance que Dieu qui lui retirait ses protecteurs ici-bas, continuerait sans doute à le protéger lui-même du haut des cieux. Sa confiance ne fut point ébranlée, même lorsqu'il vit tomber la maison dont M. de la Barmondière était supérieur ; chacun des membres qui la composaient s'empressa de chercher un asile ailleurs. Montfort fut reçu dans une pauvre communauté où l'on manquait de tout ; les privations qu'il y endura furent si grandes, que sa santé en fut altérée, au point qu'il fallut le transporter à l'Hôtel-Dieu.

Ce fut un bonheur pour lui de se trouver parmi les pauvres ; il s'affligea seulement qu'on ne l'eût pas confondu avec les plus misérables, et toute sa peine était de se voir l'objet de quelques soins particuliers, qu'on croyait devoir à son caractère et à son mérite. Il était difficile en effet qu'il

y demeurât quelque temps, sans révéler tous les trésors de grâce dont il était rempli. Sa patience faisait l'admiration des plus parfaits, il n'ouvrait jamais la bouche pour se plaindre, et quoique plusieurs personnes désespérassent de sa guérison, il ne perdit jamais confiance, et Dieu en effet lui rendit la santé, dont il devait faire un si précieux usage.

La Providence poussa encore plus loin ses attentions pour le pieux jeune homme ; elle permit que les portes du séminaire de Saint-Sulpice s'ouvrissent enfin devant lui. L'amitié toute particulière dont M. de la Barmondière l'avait honoré le rendit cher à M. Boin, directeur d'une des maisons de Saint-Sulpice ; il intéressa quelques personnes riches à cette affaire, et l'on parvint à former une somme de 250 fr. pour payer sa pension. Il entra donc dans ce séminaire, où sa réputation l'avait précédé, et où il fut reçu comme un ange du ciel.

Sous la conduite des plus habiles maîtres de la vie cléricale, Montfort fit encore de nouveaux progrès dans la vertu. « Toujours le premier et le plus assidu aux exercices communs, dit M. Blain, il ignorait les dispenses, et je ne sais s'il en a usé une seule fois dans sa vie. » Persuadé que les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science, aussi bien que sa vie le modèle de toutes les vertus, il s'appliquait à l'étude avec un soin extraordinaire, et sa modestie dut souffrir plusieurs fois des éloges que ses succès lui méritèrent. Sa méthode pour étudier la théologie était celle des saints Thomas, Bonaventure et autres; son cœur était uni à Dieu, pendant que son esprit sondait les profondeurs des questions les plus abstraites, et l'Esprit saint lui découvrit plus de secrets dans la prière, qu'il n'aurait jamais pu en apprendre à l'école des maîtres les plus distingués et les plus capables de le guider dans la carrière des sciences. On peut dire

que son oraison était continuelle, et que tous les lieux et tous les temps lui étaient bons pour s'entretenir avec un Dieu toujours si près de lui. « Il paraissait, dit un de ses condisciples, si égal et si recueilli dans toutes ses actions, que je suis persuadé qu'il ne perdait jamais Dieu de vue. J'allai, un jour de dimanche, sur les dix heures du matin, lui demander quelques cahiers dont j'avais besoin; je crois qu'il était en oraison, car lorsque je frappai à la porte de sa chambre, il vint me l'ouvrir, et son visage me parut alors lumineux et tout rayonnant d'une lumière plus que naturelle. Je passais souvent les récréations avec lui; son plus grand plaisir était d'y parler de la sainte Vierge, et il en parlait d'une manière si édifiante, qu'on ne le quittait point sans se sentir animé de zèle et de ferveur. Il était gai dans les récréations, mais sans distractions, et il était aisé de voir à ses manières et à sa conduite, que l'amour de Dieu l'occupait

infiniment plus que tous les jeux auxquels on se divertissait. »

Son zèle à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes se manifestait en toute rencontre ; il avait le talent de faire cesser les divisions , de réconcilier les cœurs ; et d'arrêter ceux que la vengeance allait précipiter dans les derniers excès. On le vit un jour se jeter sans crainte entre deux jeunes gens qui se battaient à l'épée , leur montrer le crucifix qu'il portait toujours sur lui , et négocier entre eux , à l'heure même , une parfaite réconciliation. Il achetait les livres obscènes , pour les déchirer ou les brûler en présence de ceux qui les lui avaient vendus , s'estimant heureux d'empêcher quelques fautes mortelles , et de retarder peut-être un peu la corruption des âmes , auxquelles ce fatal poison était destiné.

Il inventait chaque jour de nouveaux moyens d'étendre la piété parmi les séminaristes , et le langage ordinaire ne lui

suffisant pas pour exprimer tous les sentiments dont son âme était pleine , il appelait à son secours le chant et la rime ; il composait des cantiques plus ou moins remarquables sous le rapport de la poésie , mais toujours dignes de sa piété , par les beaux sentiments dont ils étaient remplis. Plus tard , dans ses missions , il eut souvent occasion d'exercer ce genre de talent. Nous citerons , en son lieu , un de ses cantiques où l'on rencontre des traits qui eussent fait honneur sans doute aux plus habiles compositeurs de son époque , et qui ne peuvent manquer de trouver encore aujourd'hui bien des admirateurs.

Doux et indulgent pour les autres , Montfort n'était sévère et rigoureux qu'envers lui-même ; sa mortification extérieure était poussée aussi loin que l'obéissance et la prudence le lui permettaient. Il avait mille moyens de se crucifier , sans presque paraître le faire ; sa chambre , qui était la moins commode de toutes , ses

habits, sa nourriture, tout enfin devenait un instrument de pénitence dans les mains de ce fervent disciple de Jésus souffrant pour nous. Quant à la mortification intérieure, Dieu seul peut savoir jusqu'où il en poussa les saintes rigueurs. Ses desirs, ses inclinations étaient autant de victimes qu'il ne cessait d'immoler sur l'autel de son cœur, et sans doute qu'il ne s'accorda jamais rien de ce qu'il pouvait se refuser.

Mais ce n'était pas assez pour lui des mortifications qu'il s'imposait volontairement. Le moment arriva où la Providence voulut elle-même rassasier de croix et d'humiliations cette âme insatiable, dont toute la vie, à partir de cette époque, ne sera plus qu'un long martyre; il semble que ses vertus ne devaient lui attirer que des hommages et des respects; et le ciel permit qu'il en fût autrement. Cette conduite de la Providence ne changea rien aux dispositions intérieures de Montfort; per-

suadé que quand Dieu attache une âme à la croix il faut le laisser faire, parce qu'il sait bien ce qu'il fait, notre pieux jeune homme s'offrit tout entier au Père céleste, pour être rendu conforme à l'image de son Fils crucifié; et nous allons voir en effet que les traits de ressemblance ne lui manqueront pas avec celui qui a été l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. *Opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Ceux qui ont écrit plus au long l'histoire du vénérable Grignon de Montfort, ont pris soin de montrer que, quoiqu'il y eût dans sa vertu, si pure et si vraie, quelque chose d'un peu singulier, cette singularité n'avait cependant rien de déplacé ni de ridicule, comme ses ennemis ont cherché à le faire croire. Mais personne n'a mieux traité cette partie délicate de la vie du serviteur de Dieu, que l'auteur anonyme d'une vie de Montfort, imprimée il y a quatre ans à Paris, chez Adrien Leclerc, rue Cassette, n.º 29, et qui ne laisse rien à désirer pour

l'exactitude, l'étendue et l'agrément du style. L'auteur observe avec raison que tous les saints ont encouru plus ou moins ce reproche, puisqu'il est vrai que le chemin de la perfection n'étant pas celui du plus grand nombre, il faut, pour y marcher, se condamner à ne pas suivre les exemples de la multitude, ou en d'autres termes, à être singulier; que les justes étant sur la terre comme des étrangers, il n'est pas étonnant qu'ils aient l'air un peu embarrassé au milieu d'un monde dont ils ne parlent point le langage, et dont l'Évangile leur apprend à redouter sans cesse la corruption. Au reste, les singularités du vénérable Montfort étaient de nature à révéler la source où il les avait puisées. « Ainsi, dit son dernier historien, qu'en entrant en Sorbonne il se soit mis à genoux seul dans un coin de la classe pour implorer les lumières de la souveraine vérité; que dans les rues il ait marché la tête nue par respect pour la

présence de Dieu; qu'il ait souvent tenu à la main et baisé amoureusement son crucifix; qu'il ait fait profession de son dévouement à la reine du ciel, en portant le cha-pelet à sa ceinture; qu'il ait aimé à s'entretenir de Dieu et des choses de Dieu, au point de ne pouvoir parler d'autre chose; que son amour enfin pour Notre-Seigneur se soit manifesté par des soupirs et des larmes, par des chants joyeux ou des épanchements pleins de simplicité, ce n'était là que l'expression naïve d'une âme qui ne calculait point ce qu'on penserait, mais agissait sans ostentation comme sans crainte, sous l'influence de la douce et vive lumière qui l'inondait et l'entraînait heureusement. Au reste, il n'avait d'autre ridicule, si c'en est un, que d'agir et de parler tous les jours comme chacun de nous voudra peut-être l'avoir fait à ses derniers moments. Hélas! disons que les saints ont passé leur vie dans la lumière,

et qu'il nous faut à nous le flambeau de la mort pour nous éclairer. »

Mais ce qui doit surtout nous rassurer sur la conduite extraordinaire de Montfort, c'est l'esprit d'obéissance dont il était rempli. M. Bouin, son supérieur, trouva toujours en lui une de ces âmes éminemment pliables, dont on obtient sans peine les sacrifices qui devraient le plus coûter à leur amour-propre, si depuis longtemps déjà elles ne l'avaient immolé. Montfort s'estimait trop heureux d'étudier la perfection cléricale sur un maître si habile. La Providence le mit à une terrible épreuve, en le lui enlevant. M. Bouin mourut, et son successeur parut être comme l'instrument dont le ciel voulait se servir, pour achever le crucifiement intérieur de notre pieux jeune homme. Rien ne fut épargné pour le couvrir d'humiliations, mais on peut dire que la vertu, plus précieuse que l'or, éprouvé par le feu, reçut un nouvel éclat au sortir de cette espèce de creuset, où

la main de Dieu l'avait placé. Montfort, mourant de plus en plus à lui-même, vivait uniquement pour Dieu et pour le prochain, il s'acquittait avec un soin admirable des emplois dont il était chargé, particulièrement des catéchismes qu'on l'envoya faire aux enfants les plus dissipés du faubourg Saint-Germain; sa patience et sa douceur triomphèrent de ce petit peuple indocile, que rien jusque-là n'avait pu fixer, et tout le monde admira les heureux fruits d'un apostolat aussi riche en grâces pour l'humble Montfort, qu'il avait été stérile et infructueux pour d'autres.